

M. Bossay, membre du conseil général de la Charente-Inférieure, pour le canton de Matha, nous adresse la lettre suivante :

Paris, le 15 juin 1874.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez reproduit, dans le numéro de l'*Ere nouvelle* du 14 courant, une lettre anonyme dans laquelle je suis nominale et personnellement attaqué.

Aux arguments irréfutables contenus dans la *Volonté nationale*, des adversaires aux abois opposent tour à tour soit de basses et plates calomnies, soit des quolibets d'un goût pour le moins douteux.

Ne voulant pas suivre mes contradicteurs sur le terrain des personnalités, je négligerai, du moins en ce qui me concerne, de répondre longuement à des attaques aussi ridicules que mensongères, laissant d'ailleurs à l'opinion publique le soin d'en faire justice, lorsque le moment sera venu.

Pour ce qui a trait au prince Jérôme Napoléon, quoique je n'aie pas mission de le défendre, il me sera bien permis de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toutes les histoires intéressées que les Bazile et les Tartuffe de la réaction cléricale ont sciemment répandu sur le compte d'un homme aussi incontestablement honnête que parfaitement éminent dont ils jaloussent aujourd'hui plus que jamais la haute intelligence et l'incontestable supériorité.

Quant aux républicains de nom qui l'attaquent systématiquement, libre à eux, si bon leur semble, de continuer à faire ainsi le jeu d'un parti qui les proscrirait par milliers si, par impossible, il venait à s'emparer du pouvoir souverain.

Dans tous les cas, si, loin de la sauver par leur injuste défiance, par leur exclusivisme systématique et par leur aveugle intempérance, les purs, — ces jacobins de nos jours — donnent encore une fois le coup de grâce à la forme républicaine, la responsabilité ne saurait en rien ni pour rien retomber sur ceux qui, sans distinction de caste et de naissance, ont fait invariablement leurs efforts pour réunir, sur le même terrain, tous les véritables partisans de la souveraineté du peuple.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués,

AUG. BOSSAY.

Cognac, le 23 juin 1874.

Monsieur le Rédacteur,

39
Votre numéro du 21 de ce mois contient une réplique de M. Bossay, à l'article que j'eus l'honneur de vous écrire, à la suite de la lettre de M. Planat à M. Ossian Pic.

Je vous avoue que je n'ai jamais rien lu de plus naïf, et j'ai peine à m'expliquer cette étrange aberration d'idées qui étonne et attriste bien des gens, de la part d'un homme qui s'est acquis, je le sais, de nombreuses sympathies par son caractère loyal et sa parfaite urbanité.

J'avais déjà prévu les objections que devait élever M. Bossay, contre les doctrines que j'exposais dans ma lettre du 14 de ce mois ; je ne croyais pas cependant qu'il poussât aussi loin son admiration pour le prince Jérôme.

Ecoutez-le : Un homme aussi incontestablement honnête que parfaitement éminent, dont ils jaloussent aujourd'hui plus que jamais la haute intelligence et l'incontestable supériorité.

Qui se serait jamais douté de ces puissantes qualités du cousin Plon-Plon, si la *Volonté nationale* ne les eût célébrées dans ses colonnes ? Qui, jamais, aurait songé au mérite et à l'incontestable supériorité du prince Jérôme, si M. Bossay eût gardé le silence ?

Et il accuse les républicains, les purs, comme il les traite ironiquement, — et, qualification que j'accepte avec orgueil, — il les accuse d'exclusivisme systématique, d'aveugle intempérance ; pourquoi ? parce qu'ils ne veulent plus croire, les insensés, à la parole d'un Bonaparte.

Voyons, où sont les aveugles ici ? Ce n'est donc pas assez d'une leçon ; autrefois aussi, le parti républicain accueillit dans ses rangs un homme qui faisait sonner bien haut son dévouement à la démocratie ; vous savez comment il en fut récompensé, et vous voulez qu'il n'ait pas le droit d'être défiant ; vous voulez qu'il prête encore l'oreille au langage de ses plus cruels ennemis. Allons donc ! ce serait la plus incroyable des folies.

Les arguments irréfutables contenus dans la *Volonté nationale* font plus d'honneur, il faut le dire, aux sentiments des écrivains qui les produisent qu'à leur intelligence et à leur perspicacité.

Quoi que vous en disiez, Monsieur Bossay, ce n'est point avec un Bonaparte qu'il faut parler de souveraineté du peuple, de gouvernement du pays par le pays, et les républicains, les purs, si vous voulez, détourneront toujours la tête avec dégoût, lorsqu'on leur parlera d'un personnage qui rappelle une dynastie qui valut à la France trois invasions et amena son démembrement.

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Ere nouvelle

T.